



*“J’ai totalement confiance en mon équipe!”
Des filles issues de la migration s’engagent
dans le football en Suisse romande*

STÉPHANIE BOYER* & BÉATRICE BERTHO**

Come citare / How to cite

BOYER, S. & BERTHO, B. (2021). “J’ai totalement confiance en mon équipe!”. Des filles issues de la migration s’engagent dans le football en Suisse romande. *Culture e Studi del Sociale*, 6(2), 301-320

Disponibile / Retrieved from <http://www.cussoc.it/index.php/journal/issue/archive>

1. Affiliazione Autore / Authors’ information

* Master HES-SO, Lausanne, Suisse

** Haute école de travail social et de la santé HETSL, HES-SO, Lausanne, Suisse

2. Contatti / Authors’ contact

Stéphanie Boyer: sb.boyer13[at]yahoo.fr

Béatrice Bertho: beatrice.bertho[at]hetsl.ch

Articolo pubblicato online / Article first published online: December 2021



- Peer Reviewed Journal

INDEXED IN
DOAJ

Informazioni aggiuntive / Additional information

[Culture e Studi del Sociale](#)

*“J’ai totalement confiance en mon équipe!”.
Des filles issues de la migration s’engagent
dans le football en Suisse romande*

*“I have full confidence in my team!”.
Girls with a migrant background get involved
in football in French-speaking Switzerland*

Stéphanie Boyer & Béatrice Bertho***

* Master HES-SO, Lausanne, Suisse

** Haute école de travail social et de la santé HETSL, HES-SO, Lausanne, Suisse
E-mail: sb.boyer13[at]yahoo.fr - beatrice.bertho[at]hetsl.ch

Abstract

This article is based on ethnographic research conducted with female soccer players of migrant background playing in three 4th league teams in French-speaking Switzerland. We present a reflection on the participation and sustainable commitment of these young women in soccer, both in its sporting and associative dimensions. In Switzerland, there are few or no policies for integration through sport, as can be found in other European countries. The integration of girls in soccer clubs is itself the object of little support and attention from sporting institutions. We explore what drives female players to invest in this activity considered as subaltern when it is played by women and girls. The article highlights several reasons for their commitment, emphasizing the importance of the collective and of the affective ties within the teams as well as the social recognition that comes with it. We also show how women players engage in the situation and with the obstacles encountered in their practice to develop their agency and their resources by testing new forms of social cooperation and conflict.

Keywords: Participation, Social ties, Agentivity.

Introduction

Cet article propose une analyse de l’engagement de jeunes femmes issues de la migration dans des équipes de football, en considérant les dimensions sportive et associative de ces engagements. La réflexion que nous proposons est issue d’une recherche conduite en Suisse romande dans le cadre d’un master en travail social¹. Portant sur le football amateur pratiqué en équipe par les femmes, cette recherche porte sur les liens et les interactions construits au travers de cette pratique, et sur les ressources et formes de participation sociale développées par les joueuses.

¹ «Les joueuses de football féminin : engagement dans une pratique sociale guidée par les liens affectifs» travail de MATS réalisé par Stéphanie Boyer sous la direction de Béatrice Bertho, soutenu en février 2021.

Les personnes issues de la migration² représentent, en Suisse, 35,9% de la population d'après l'Office Fédéral de la Statistique qui se penche sur la participation des individus à la vie associative (OFS 2017). D'après ce rapport de l'OFS, 52% de la population non issue de la migration s'investit dans le milieu associatif contre 29% de la population issue de la migration. La vie associative est donc composée de 23,75% de personnes issues de la migration.

Pourtant, les recherches suisses effectuées autour de la pratique féminine du foot, réalisées pour beaucoup par Dominique Malatesta, Christophe Jaccoud et Dominique Golay, constatent que les joueuses sont principalement « issues de milieux populaires, et le plus souvent d'origine migrante » (Malatesta, Jaccoud et Golay, 2014, p.115). Lors de cette recherche, un questionnaire administré aux joueuses a révélé que 43% des équipes féminines étaient composées de joueuses issues de la migration, ce qui est bien au-dessus de l'investissement national dans le milieu associatif.

Partant de ce postulat, la recherche présentée ici s'intéresse plus particulièrement à ces joueuses, dans le but de comprendre en quoi cette pratique pourrait permettre de jouer un rôle dans le sentiment d'intégration et d'appartenance pour ces filles et comment la pratique du football féminin peut alors être envisagée comme une des stratégies d'intégration pour celles qui s'investissent dans cette pratique associative.

1. Méthodologie et terrain

Cet article se fonde sur des données empiriques produites dans le cadre d'une recherche ethnographique. Celle-ci s'est déroulée de juin à novembre 2020 au sein de trois équipes de foot féminin de Suisse romande, et plus particulièrement auprès de 9 joueuses, par observations directes, observations participantes et conduite d'entretiens semi-directifs. Un questionnaire a aussi été administré aux joueuses.

Ce questionnaire avait pour but de recueillir des données d'ordre factuel sur les joueuses : âge, études, origine, origine de leurs parents, depuis quand elles pratiquent le foot, leur niveau. Il a été rempli par 56 joueuses sur 63 des trois équipes (7 joueuses étaient licenciées mais ne pratiquaient plus). Il a principalement servi à définir l'échantillon à la lumière des résultats. Il a aussi été utile pour recruter les joueuses.

Pour chaque équipe, trois observations ont été réalisées dans différents contextes : en entraînement, en match et dans les vestiaires afin de se trouver au plus près du terrain, voire à se « frotter à la réalité qu[e la chercheuse] entend étudier. » (Olivier de Sardan, 1995, p.72). Dans le même temps, 9 joueuses ont été entretenues, afin de recueillir leurs expériences, leurs points de vue, sur leur pratique et leur insertion dans leur équipe respective. Le guide d'entretien aborde les thèmes des relations entre les joueuses, avec l'institution, avec leur famille, ainsi que leurs motivations à entrer puis à se maintenir dans la pratique. Cette recherche se veut qualitative, souhaite reconnaître l'expérience des joueuses. Pour cela donner la parole aux joueuses, les reconnaître, passe par l'entretien comme Olivier de Sardan (1995) le souligne.

² La catégorie « personnes issues de la migration » renvoie ici à la définition de l'Office Fédéral de la Statistique, qui se fonde sur la combinaison de trois critères : la nationalité à la naissance, le lieu de naissance, et le lieu de naissance des parents (OFS, 2017, pp. 19-20).

“J’ai totalement confiance en mon équipe!”

Par ailleurs, la première autrice de cet article et enquêtrice, étant elle-même pratiquante, migrante, et faisant partie d’une des équipes, la tenue d’un journal de terrain pour consigner les observations et les entretiens, s’est doublée d’une analyse réflexive sur son positionnement de chercheuse/pratiquante auprès des joueuses et dans les situations vécues afin de problématiser son insertion sur le terrain tout le long de la recherche, autant dans la relation avec les enquêtées que dans l’analyse. Olivier de Sardan (1995) voit l’entretien comme une interaction, une conversation, une négociation invisible. Pendant l’entretien, les joueuses se sont senties suffisamment en confiance pour ne pas livrer que des « faits », mais discourir sur leurs ressentis, leurs sentiments. Le fait d’être joueuse a servi, elles se sont senties comprises dans ce qu’elles disaient. Mais cela a porté préjudice parfois, les joueuses énonçant des choses comme des évidences, particulièrement lors des interviews avec les joueuses de son équipe. Il a fallu qu’elle les relance d’avantage en leur demandant d’explicitier.

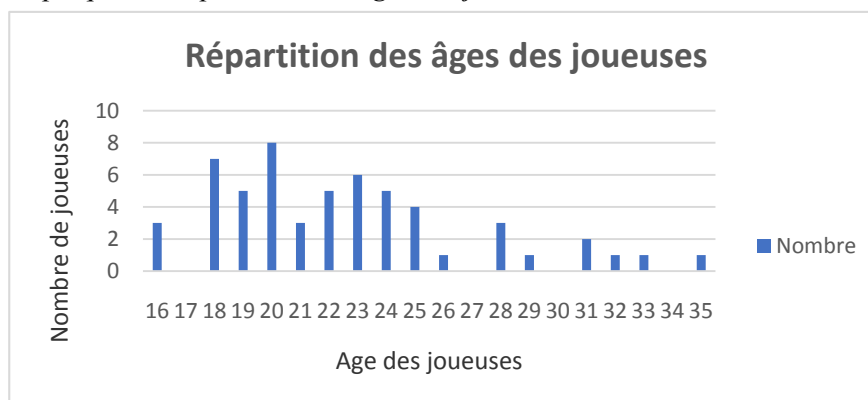
Au niveau de l’interprétation, celle-ci est forcément subjective, dû à la place particulière de joueuse de foot dans une des équipes. L’autrice a tenté de ni sous-interpréter, ce qui alors réduirait la tentative d’analyse à néant, ni de surinterpréter par rapport à sa propre expérience, afin de respecter au plus près la parole de l’interviewée. De plus elle a renoncé à jouer les matchs qui opposaient son équipe aux autres équipes observées, afin de ne pas compromettre sa posture de chercheuse.

Les trois équipes enquêtées accueillent les filles à partir de 16 ans et évoluent en 4ème ligue, premier niveau féminin de football pour les sénières. Elles font partie de trois clubs comportant des équipes masculines, féminines et junior-e-s, et dont l’historique et les objectifs présentent des distinctions importantes afin de diversifier la population et de faire ressortir des thèmes significatifs. Ce qui nous intéresse ici ce sont les joueuses de foot, le sens qu’elles donnent à leur pratique, et les ressources qu’elles développent dans ce cadre de socialisation. Il ne va pas s’agir de faire une étude de cas d’un club, mais de s’intéresser aux pratiquantes de football. Le premier club est le « FC Central³ », un club historique et populaire, dont l’équipe observée compte 21 joueuses. Le second club, le « FC Etoile » est un club historique et élitiste dont l’équipe étudiée compte 15 joueuses. Le dernier club, le « FC Union », est un club récent, dont l’équipe féminine, qui compte 27 joueuses, a été créée un an avant le début de l’enquête de terrain.

Les 3 graphiques ci-dessous sont issus des résultats des questionnaires soumis aux 56 joueuses présentes régulièrement (16 du FC Central, 13 du FC Etoile et 27 du FC Union).

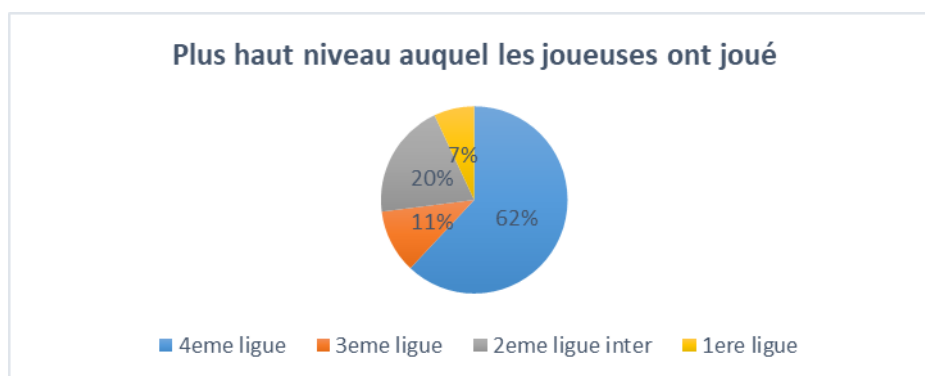
³ Tous les noms de clubs et de personnes cités dans cet article sont des noms d’emprunt.

Graphique 1 : Répartition des âges des joueuses dans les clubs



Les joueuses ont entre 16 et 35 ans, la majorité se trouvant dans une fourchette de 18 à 25 ans, le choix des joueuses interviewées s'est porté sur des joueuses dans cette tranche d'âge.

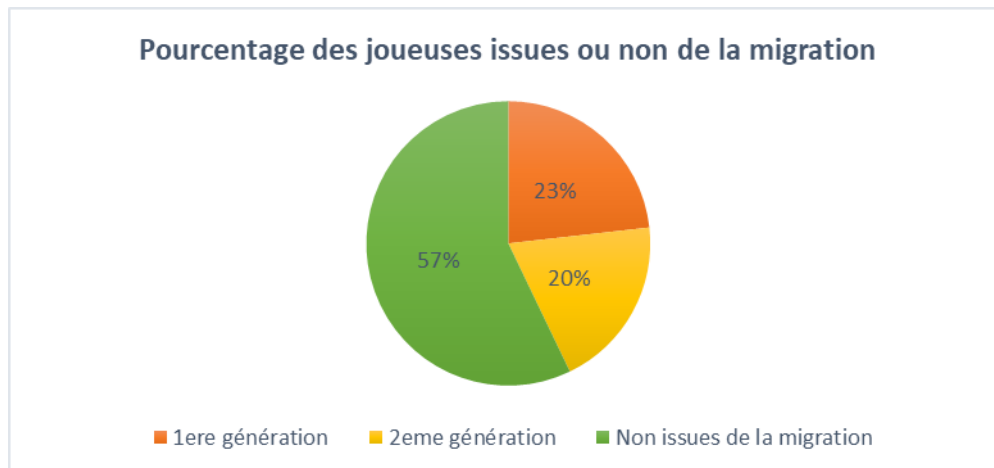
Graphique 2 : Répartition des joueuses selon le plus haut niveau auquel elles ont pu jouer



Pour plus de la moitié, les joueuses n'ont joué qu'en 4eme ligue. 38% ont joué dans les ligues supérieures, mais jouent aujourd'hui dans une ligue en deçà de leur niveau. 5 joueuses ayant évolué à plus haut niveau et 4 n'ayant évolué qu'en 4eme ligue ont été sélectionnées afin de diversifier la population par rapport aux divers parcours sportifs et de comprendre leur motivation.

“J’ai totalement confiance en mon équipe!”

Graphique 3 : Répartition des joueuses issues ou non de la migration



Pour plus de la moitié, les joueuses sont non issues de la migration. 43% sont issues de la migration. La moitié d’entre elles sont nées sur le territoire Suisse de parents étrangers (2eme génération). L’autre moitié a vécu la migration et son nées hors Suisse (1ere génération). 5 joueuses nées en Suisse de parents migrants et 4 migrantes ont été sélectionnées afin de diversifier la population par rapport aux divers parcours migratoire (âge de la migration, raisons) et au pays d’origine afin de comprendre leurs motivations.

A partir de ces résultats, l’échantillon de 9 joueuses a été constitué. Comme Blanchet et Gotman (2013) le soulignent, l’échantillon doit être pensé en termes de personnes pouvant nous apporter des réponses, partageant des caractéristiques communes, mais diversifié pour pouvoir croiser des hypothèses et faire surgir des mécanismes sociaux.

Le tableau ci-dessous présente les 9 joueuses interviewées

Nom/ Age	Pays de naissance	Pays de naissance des parents	Année (et âge) de l'ar- rivée en Suisse - Raisons	Situation sociale	Club actuel - Nombre années de pra- tique	Année de l'entrée en club - Plus haut ni- veau joue
Marie 25	Monaco	France/ Suede	2014(19ans) Etudes	Etudiante Master	Fc union 6 ans	2014 (19 ans) 4eme ligue
Claire 19	Algerie	Algerie	2019(18ans) Etudes	Etudiante bachelor	Fc union 1 an	2019 (18 ans) 4eme ligue
Aurelie 22	Kosovo	Kosovo	2014(16ans) Regroupement familial	Etudiante Bachelor	Fc central 1 an	2019 (21 ans) 4eme ligue
Marion 18	Congo	Congo	2010(8 ans) Economique Familial	Fin d'études obligatoires, En réflexion	Fc cen- tral 6 ans	2014 (12 ans) 2eme ligue inter
Audrey 23	Suisse	Portugal		Etudiante Master	Fc union 1 an	2019 (22 ans) 4eme ligue
Carole 25	Suisse	Serbie		Etudiante Bachelor en emploi	Fc etoile 7 ans	2009 (14 ans) 2eme ligue inter
Elise 25	Suisse	Kosovo		Employée de vente	Fc etoile 9 ans	2007 (13 ans) 2eme ligue inter
Chantal 18	Suisse	Portugal		Etudiante cfc	Fc cen- tral 2014 6 ans	2014 (12 ans) 2eme ligue inter
Lauriane 25	Suisse	Serbie		Employée sanitaire et social	Fc etoile 8 ans	2011 (16 ans) 2eme ligue inter

2. Pratiquer le football : Une participation à la vie sociale ?

Il n’existe pas, en Suisse - État par ailleurs extrêmement décentralisé - de politiques publiques d’intégration par le sport qui seraient conçues comme des réponses au « problème social » que constituerait la jeunesse des quartiers populaires, telles qu’on peut les observer en France par exemple (Gasparini & Vieille Marchiset, 2008). En revanche, l’existence d’un consensus au sein de la communauté politique et des médias, autour d’une perception du sport comme naturellement intégrateur, pacifiste et contribuant à la cohésion sociale (Gasparini, 2008 ; Guérandel, 2017) s’y vérifie aussi. La Confédération prévoit par exemple explicitement, dans sa politique d’encouragement du sport et dans le volet intitulé « diversité culturelle dans le sport »⁴ que le « sport participe à l’effort [d’intégration de la population immigrée] en sollicitant prioritairement la société civile ». L’Office fédéral du Sport (OFSP) souligne le rôle pacificateur et intégrateur du sport, et encourage les associations sportives à mettre en place des mesures favorisant l’accès et la participation de toutes et tous. Si l’on se penche, plus particulièrement, sur les instances du football, on constate que le rôle intégrateur du sport est mis en avant, par exemple par l’Association suisse de football (ASF) qui souligne le fait que « 170 nationalités sont aujourd’hui représentées dans l’association », que « les clubs de football réunissent un tiers d’étrangers et deux tiers de Suisses » et enfin, que « l’intégration fait partie du quotidien dans le football » (ASF, 2013, p.12-13). La pratique du football est présentée comme étant intégratrice en soi, et l’ASF affirme que les clubs ne veulent pas « de travailleurs sociaux sur la ligne de touche », exprimant aussi une méfiance vis-à-vis des « projets directement axés sur l’intégration » et d’une possible « instrumentalisation du sport et une perte d’indépendance » (Ibid).

En ce qui concerne l’intégration des filles dans le football, l’ASF constate les timides développements en cours, et les lacunes persistantes au niveau des clubs : certains clubs refusent d’accueillir les filles faute « d’entraîneurs (hommes ou femmes) appropriés » (ASF, 2013, p.11) et parce que leurs vestiaires ne sont pas adaptés pour les équipes mixtes. L’ASF reconnaît aussi que ces insuffisances en matière d’infrastructures contribuent à exclure les filles, qui apparaissent « ainsi comme des acteurs de second plan » (ASF, 2013, p.12). L’intégration n’est donc pensée qu’en terme du même droit à la participation au jeu, sans mesures spécifiques d’accompagnement. La situation du football pratiqué par les femmes en Suisse romande ne diffère pas d’autres contextes tels que la France, où les travaux scientifiques articulant sociologie du sport et études de genre relèvent que le sport en général, et le football en particulier, sont des espaces de reproduction des inégalités de genre à l’œuvre dans la société dans son ensemble (Mennesson 2006 ; Lachheb 2013).

Qu’en est-il, dans ces conditions, du potentiel intégrateur du football pour les jeunes femmes migrantes, situées à l’intersection de différents rapports de domination et, diffère-t-il de celui pour les filles nées en Suisse mais d’origine étrangère ? Dans cet article, nous n’envisageons pas la pratique du football comme intégratrice

⁴ Diversité culturelle dans le Sport, Office Fédéral du Sport (OFSP), <https://www.baspo.admin.ch/fr/encouragement-du-sport/fairness---ethik-und-sicherheit/sport-und-integration/kulturelle-vielfalt-im-sport.html>, Page consultée le 03/05/2021

en soi mais nous nous intéressons plutôt, comme le propose William Gasparini, au « sens de la pratique sportive pour les populations que l'on dit « à intégrer » et sa contribution réelle au lien social » (2008, p.70). Nous étudions les ressorts de l'engagement des filles dans la pratique du football et tentons de comprendre ce que cette pratique produit en termes d'intégration. L'intégration, « concept-horizon » selon la formule de Dominique Schnapper (2007) et notion polysémique, renvoie à l'idée d'un processus social que nous conceptualisons sous l'angle de la participation. Pour cela, nous plaçons les filles et leurs expériences au centre de l'étude, afin de comprendre comment leur pratique footballistique en équipe peut constituer, au-delà de leur participation au jeu, une participation à la vie sociale et publique.

Nous entendons la participation dans le sens d'un « prendre part », c'est-à-dire d'une implication dans une activité qui n'existe elle-même que par l'implication de ses membres (Zask, 2011) et qui n'est rendue possible qu'à condition que « chaque membre ait la possibilité d'interagir en tant que pair avec les autres » (Fraser, 2004, p. 161).

L'engagement des filles dans des clubs sportifs de proximité, en Suisse romande, a été étudiée par des auteur·rices qui proposent un renversement de perspective pour comprendre les processus de socialisation par le sport, en suggérant de ne pas accorder une importance trop forte à l'influence de l'institution sportive sur les individus (Malatesta et al. 2014). Le football est un sport collectif, régi par des règles, ce qui, *de facto* produit de la socialisation mais ces auteur·rices suggèrent de s'intéresser aux pratiques (ce que font les gens) et au rôle de l'engagement des pratiquant·es dans le jeu, dans ses dimensions sportive et associative. On constate alors que, même si elle joue un rôle dans la socialisation et qu'elle produit de l'action, l'institution sportive est également produite par l'action des pratiquant·es. Pour le dire autrement, il ne suffit pas de réunir onze joueuses sur le terrain et de leur parler d'entraide et de collectif pour créer une dynamique de socialisation (Malatesta et al. 2014). Ce sont les joueuses qui, par la manière dont elles pratiquent leur sport et investissent la vie associative en équipe, construisent leur participation dans le jeu. Dans cette perspective, la socialisation sportive inclut une dynamique d'agentivité, ce qui recouvre aussi une capacité à produire des catégories d'interprétation, elles-mêmes articulées avec le contexte, à savoir le cadre offert par le club (Malatesta et al. 2014). Participer, en ce sens, c'est :

(...) prendre part à des univers de sens en train de se faire, s'initier à des formes d'expérience publique, apprendre à maîtriser des processus de catégorisation et d'argumentation, des manières de voir et de dire et des activités de coopération et de communication – autant de modalités d'engagement dans un monde commun (Cefai, Carrel, Eliasoph, & Lichterman, 2012, p. 13).

L'action individuelle et collective des participantes façonne une culture et une pratique du football par les femmes. Or, ces pratiquantes de football sont le plus souvent issues de milieux populaires, et d'origine migrante en Suisse (Malatesta et al. 2014), comme en France (Nneme Abouna & Lacombe, 2008) ce que confirment les résultats de notre questionnaire. D'un côté le football, parce qu'il est construit idéologiquement comme populaire (Guérandel, 2010) est un moyen privilégié, pour les personnes issues de la migration, de participer à la vie associative. Il constitue un monde partagé, y compris pour les filles qui partagent avec leurs familles l'engouement pour ce sport. D'un autre côté, le football est historiquement mascu-

lin et les pratiquantes sont confrontées à des représentations sociales selon lesquelles, en tant que femmes, elles ne sont pas censées jouer (Nneme Abouna & Lacombe, 2008). Elles font donc face à deux injonctions paradoxales, aimer le football, partager cette passion d’un côté, mais ne pas le pratiquer institutionnellement d’un autre côté.

Dans ce contexte, nous mobilisons la perspective de Nancy Fraser qui fait de la « parité de participation » le cœur de justice sociale et selon laquelle « la justice requiert des dispositions sociales telles que chaque membre (adulte) de la société puisse interagir en tant que pair avec les autres » (Fraser, 2004, p. 161). Pour que cela soit possible, outre l’égalité formelle (juridique) entre les personnes (ce qui de fait est acquis pour les filles dans le contexte de cette recherche, puisque les filles « ont le droit » de jouer), il faut aussi que deux conditions supplémentaires soient remplies. Une condition « objective » est que « les ressources matérielles soient distribuées de manière à assurer aux participants l’indépendance et la possibilité de s’exprimer » (ibid), ce qui questionne la répartition des financements et moyens matériels entre sections féminines et masculines à l’intérieur des clubs. Une autre condition, qualifiée d’« intersubjective » suppose que « les modèles institutionnalisés d’interprétation et d’évaluation expriment un égal respect pour tous les participants et assurent l’égalité des chances dans la recherche de l’estime sociale » (Fraser, 2004, p. 162). Cette deuxième condition a aussi trait à la reconnaissance sociale, au sens que lui donne Axel Honneth (2006). Chacun·e essaie d’échapper au manque de respect ainsi qu’à l’invisibilité, et aspire à la véritable reconnaissance, qui peut se trouver dans trois sphères distinctes. La première est la sphère de l’amour et de l’intimité, où les besoins affectifs sont comblés et qui procure la base de la confiance en soi. La deuxième est la sphère de la reconnaissance juridique de l’égalité des personnes, qui est une condition du respect de soi. Enfin, la troisième sphère est celle des relations sociales, la reconnaissance de la contribution de chacun·e à la vie sociale et à la communauté, qui procure l’estime de soi (Honneth 2006). Ces trois sphères de la reconnaissance ne permettent pas seulement aux personnes de construire une relation positive à elles-mêmes, mais aussi de participer à la vie publique.

Nous formulons alors l’hypothèse qu’en prenant part à l’activité football, les joueuses expérimentent une forme de participation et de reconnaissance sociale. Nous nous intéressons aux interactions induites par la pratique footballistique comme produisant l’expérimentation de nouvelles façons d’agir, dans la coopération et la conflictualité sociales.

Nous montrons dans cet article que les difficultés rencontrées par ces jeunes femmes pour jouer, d’abord pour convaincre leurs proches de leur désir de pratiquer le football en club, mais aussi les inégalités de traitement entre football des hommes et des femmes à l’intérieur des clubs, constituent paradoxalement aussi un moteur pour agir, les rapports de pouvoir les poussant à exercer leur capacité d’action (*agentivité*), à créer et mobiliser des ressources pour atteindre leurs objectifs. Puis nous montrons l’importance du collectif et des interactions qui s’y déroulent, en particulier les liens affectifs qui se développent entre joueuses et qui leur permettent par la suite de se sentir en confiance et reconnues, d’interagir avec autrui. Enfin, nous présentons l’impact que la pratique du football peut avoir à l’extérieur de la microsociété qu’est le club, en générant du lien social tant avec la société d’accueil qu’avec la famille restée au pays.

3. Se battre pour jouer : expériences de l'adversité

Confrontées à l'image historiquement masculine du football (Nneme Abouna et Lacombe, 2008), les joueuses sont soumises aux représentations genrées qui donnent la prééminence au jeu des garçons. Elles relatent cette pression sociale et/ou familiale et les différents obstacles qu'elles rencontrent, d'abord pour entrer dans la pratique, puis pour s'y maintenir.

Ces filles ne surprennent guère leur famille quand elles expriment leur envie de jouer en club, leur famille proche connaissant leurs jeux de balle dans la rue ou à l'école. Pour les filles arrivées en Suisse, l'entrée en club a plutôt été compromise par la pression sociale qu'elles ont pu ressentir dans leur pays d'origine. Lorsqu'elles étaient là-bas, elles s'empêchaient d'elles-mêmes de jouer dans un club, de peur du regard de la société :

Je pouvais pas leur dire « j'aime jouer au foot », un sport d'hommes [...] j'étais pas très rassurée de parler en fait au Kosovo, mais je ne me sentais pas à l'aise quoi, ça m'intimidait, je ne pouvais pas dire que je jouais, je ne voulais pas être jugée. (Entretien Aurélie)

C'est quand elles sont loin de leur pays d'origine, moins soumises à la pression sociale qu'elles osent franchir le pas. Là elles assument leur choix, se sentant en capacité d'exercer leur volonté. Aurélie ne jouant que dans la cour de sa maison, Marion pensant qu'au Congo elle n'aurait certainement pas joué au foot, ou encore Marie ressentant une mentalité trop machiste pour oser rentrer dans un club lorsqu'elle vivait dans le sud de la France. Toutes ont l'impression qu'en Suisse, loin de ce qu'elles éprouvent dans leur pays d'origine, des contraintes qu'elles ressentaient là-bas, elles peuvent enfin agir comme elles le souhaitent :

Et puis ici...ben... je suis plus dans cette mentalité, je peux un peu me réinventer, je suis loin de chez moi et puis j'ai vraiment l'impression que c'est quelque chose de normal ici, entre guillemets. (Entretien Marie)
Ici, en Suisse, il y a plusieurs filles qui aiment jouer au foot, ça m'a donné plus la liberté d'y aller. (Entretien Aurélie)

Pour les joueuses nées en Suisse, quand elles évoquent le fait de vouloir s'inscrire en club, faire de la compétition, leur famille envisage soit cela avec désinvolture, et marque très peu d'intérêt à la passion de leur fille, soit refuse catégoriquement que leur fille pratique ce sport :

Mon père m'a fait : « Tu joues au foot ?! » [On éclate de rire toutes les deux] Ça faisait vraiment 6 semaines ou quelque chose dans le genre en tout cas, un mois que j'allais toutes les semaines faire du foot, en plus j'étais grave motivée, je trouvais ça trop cool, et le gars a complètement zappé ça de ma vie ! (Entretien Audrey)

Ah alors moi j'ai commencé sans le dire à mes parents. Parce que je savais déjà la réponse. Alors je mentais en disant que je sortais. Jusqu'au jour où ma maman l'a appris et puis elle m'a fait arrêter. (Entretien Carole)

Ces joueuses développent alors des stratégies pour pouvoir entrer en équipe et pratiquer leur passion. Elles mobilisent leurs ressources pour pouvoir entrer dans

“J’ai totalement confiance en mon équipe!”

un club de foot. 2 d’entre elles, Carole et Elise font appel à leurs coachs, leurs enseignant-e-s scolaires, une ressource externe, pour les aider à convaincre leur famille. Lauriane, elle attend d’être moins soumise à la pression familiale. Elle mobilise ses ressources internes, et lorsqu’elle se sent suffisamment légitime, âgée, autour de 16 ans, en réussite dans ses études, elle ose exercer sa capacité d’agir, « imposer » à ses parents ses choix et revendiquer son désir de jouer :

A l’époque il y avait même mon prof de sport à l’école qui arrêtait pas d’appeler ma mère, « faut qu’elle aille faire des entraînements », il m’avait trouvé des clubs pour aller faire des sélections, pour jouer. (Entretien Lauriane).

Que les joueuses soient nées ou pas en Suisse, toutes puisent dans leurs ressources personnelles, des amies, copines avec qui oser franchir le pas. Pour les trois joueuses du FC Union, elles ont commencé dans une section loisir/plaisir à l’université. Elles disent avoir dû «prendre sur elles» :

Le fait d’y aller seule, de savoir que j’allais connaître personne ... En vrai, je ne suis pas très sportive, je n’ai jamais été à fond sport, sport. Du coup, j’avais peur d’être jugée pour mes non-prouesses physiques. Donc je pense qu’il y avait un mélange de tout ça mais je me suis forcée à y aller et ça s’est très bien passé. (Entretien Audrey)

Pour les 6 autres, elles sont venues dans le club soit avec des amies ou leur sœur, soit parce qu’elles connaissaient très bien une des joueuses de l’équipe :

Alors c’était deux potes à moi, et les deux elles voulaient faire du foot, [...] et puis du coup elles m’ont appelé pour que je vienne avec elles, et j’ai dit pourquoi pas, j’y vais avec elles, je les connais, c’est bon, tranquille. (Entretien Chantal)

Ces joueuses mobilisent toute leur volonté pour arriver à pratiquer ce sport. Ce sont donc bien elles qui ont fait le choix conscient de rentrer dans une certaine interaction avec les autres, qui développent un réseau amical, une ressource pour atteindre leur but, et font preuve d’agentivité.

Dans tous les cas, que les pressions soient familiales ou sociales, les joueuses doivent y faire face. S’engager dans la pratique est un vrai choix de la part de toutes, c’est le produit de leur agentivité : elles mobilisent leurs ressources, internes en argumentant et en assumant leur volonté, et externes en faisant appel à des adultes référents pour les soutenir. Entrer dans cette pratique est déjà un premier pas dans la mise en œuvre de la capacité d’agir des footballeuses, sujets conscients de leur adhésion à un club de football, et mobilisant leurs ressources propres pour y parvenir.

En interagissant avec leurs parents, en exprimant leur envie, elles transforment leurs rapports avec la famille et exercent leur capacité à agir, pour accéder à ce qu’elles désirent, jouer. Les joueuses « revendiquent un pouvoir de décision » (Bresson, 2014, p.2), elles exercent leur capacité à agir, entrent dans une communication particulière pour pouvoir transformer leur situation et accéder à ce qu’elles désirent, participer à la sphère footballistique.

4. Inégalités de traitement dans les clubs : un moteur de l'agir

La pratique du jeu par les filles s'inscrit dans le cadre du football institutionnel. La participation à ce cadre implique des interactions avec d'autres personnes que les co-équipières, les équipes évoluant dans des clubs eux-mêmes composés des comités, des joueurs et joueuses, des équipes sportives et techniques (coachs, directeurs et directrices sportives), des bénévoles et des supporters et supportrices. Or, le football restant avant tout pensé pour les garçons, le jeu pratiqué par les filles occupe dans la vie de ces clubs une place secondaire, tant sur le plan symbolique que sur celui de la répartition des moyens matériels. Ces constats, issus de la littérature relative à la Suisse (Malatesta & Jaccoud 2019) ainsi qu'à bien d'autres pays et contextes (Abouna & Bourgeois, 2021), sont corroborés par les observations et entretiens. Les joueuses rendent compte d'un sentiment de subalternité par rapport aux équipes masculines:

Nous on était en 3e Ligue, la première équipe était en 3e Ligue, et ils disaient toujours « la première équipe c'est les gars » et puis moi je disais « mais pourquoi ça ? les 2 on est en 3e Ligue c'est pas juste, c'est nous aussi la première équipe ». Et j'ai dit c'est pas correct ! Et puis je disais « mais si nous on monte, nous on est en 2e Ligue Inter, et vous vous êtes en 3e Ligue, là on sera vraiment première équipe », tu vois [rires]. Et puis là « non mais les hommes ça reste quand même la première équipe », donc tu vois il y a quand même toujours un peu ce côté... la base c'est l'homme !! (Entretien Lauriane)

Ce manque de reconnaissance a des implications matérielles concrètes, les trois équipes rencontrant régulièrement des obstacles dans leur pratique. L'accès aux infrastructures et au matériel est souvent un problème pour les filles. Au cours de l'enquête, les filles du FC Etoile se sont fait déporter sur des terrains qui n'étaient pas les leurs pour laisser la place aux équipes masculines des clubs partenaires. Les horaires d'entraînement et de matchs des filles du FC Union sont décidés une fois que toutes les autres équipes ont choisi leurs horaires, ce qui entraîne que leurs propres entraînements et matchs se déroulent tardivement en soirée. Et même dans le cadre de créneaux horaires qui leur sont dédiés, des changements peuvent se produire de façon arbitraire, à leur désavantage :

FC Central : Les filles devaient jouer un match, le terrain leur était réservé. Une équipe masculine occupe pourtant le terrain. Les filles s'échauffent sur le bord du terrain. Le coach des masculins leur a dit qu'elles pouvaient s'échauffer sur le côté, lui étant en préparation d'un match plus important. Je demande aux féminines si ça ne les gêne pas, elles me répondent tout simplement : « c'est comme ça, ça arrive tout le temps » (extrait carnet de terrain SB).

Dans ce contexte, la *standpoint theory* de la sociologue Dorothy Smith (1992) nous semble une perspective particulièrement intéressante pour comprendre ce que peut produire la confrontation de footballeuses avec ces inégalités de traitement. Le fait de devoir faire face à des contraintes, des assignations et des injustices « n'engendre pas seulement tristesse et renoncements, mais constitue tout autant une expérience du monde élargie, un point de vue, qui permet de cartographier les rapports sociaux. Et, du même coup, d'accéder à une inscription réflexive dans la vie publique » (Malatesta & Jaccoud, 2019, note8). Il s'agit alors d'investiguer la manière dont les footballeuses sont prises dans les relations institutionnelles au sein de la microsociété que constitue le club, ou y prennent part.

“J’ai totalement confiance en mon équipe!”

Les premier-e-s représentant-e-s du club avec lequel-le-s les filles sont en contact sont les coachs, dont les joueuses considèrent qu’ils et elles représentent certes l’institution mais font avant tout partie de l’équipe. Elles estiment que les coachs doivent être des formateurs et formatrices, mais doivent également les soutenir moralement, les encourager, témoigner de la confiance à l’équipe et à chacune des joueuses. Lorsqu’une joueuse se sent négligée ou harcelée par la ou le coach, les autres joueuses lui viennent en aide, l’équipe étant une ressource pour chacune :

J’ai beaucoup grandi comme ça, en fonctionnant comme ça, avec le regard d’un coach. Mais j’ai appris à faire différemment, peut-être avec les sports d’équipe. En tout cas avec le foot je pense que c’est quand même plus maintenant l’avis de mes coéquipières. Je suis contente parce qu’on peut se retrouver finalement sans notre coach, et on compte que sur nous même, et puis voilà un coach c’est temporaire, on peut très bien changer de coach, et puis finalement on sait ce qu’on vaut nous ! (Entretien Marie)

Face aux désaccords avec leurs coachs, l’équipe du FC Union a mis en place des réunions et des questionnaires. Les filles ont fait valoir collectivement leurs besoins auprès des coachs et sont entrées en discussion à ce sujet au sein du comité afin de trouver des solutions et de recommencer à travailler ensemble vers un but commun, partagé au sein du club. Lorsque ce but n’est pas atteint, il peut arriver que la ou le coach démissionne alors que les filles restent :

Alors dans l’équipe où j’étais avant par exemple, dans l’équipe où j’avais eu cette situation-là, on était une équipe très soudée, et puis au final on était en désaccord avec le coach, et au final ça s’est terminé avec le coach ! (Entretien Lauriane)

Appartenir à une équipe, au sein d’un club, permet aux joueuses de tester et de développer de nouveaux modes d’action afin ne pas se laisser faire par « l’autorité », de décider ensemble pour le bien de l’équipe, de défendre les plus faibles et les notions de justice et d’égalité qu’elles ont co-construites.

Confrontées au manque d’intérêt pour leur pratique, elles développent des stratégies. Elles ne sont pas dans la revendication pure ou la dénonciation, mais entrent en coopération pour pouvoir agir. Une des joueuses relate par exemple un événement public au cours duquel l’équipe féminine s’est engagée totalement dans le club:

Parce qu’en fait on avait bataillé pendant des années pour ouvrir une équipe féminine, donc du coup c’était intéressant. C’était un peu la nouveauté de venir voir aussi. Et après on faisait les Conchita quand c’était les tournois, donc on servait, on était là, donc il y avait aussi le speaker qui disait « bah voilà c’est l’équipe féminine qui nous sert » [...]. Et durant cette année-là on venait de créer l’équipe, et on a fait la promotion en Ligue supérieure, donc tu vois il y avait un engouement, [...] c’était vraiment tout un événement donc tout le monde était vraiment lié quoi. (Entretien Lauriane)

Pour accéder à la reconnaissance et aux structures, les pratiquantes doivent faire preuve de plus d’investissement, de motivation et d’engagement que les garçons, autant dans leur jeu, que dans la vie du club. Elles doivent apporter une contrepartie, une plus-value au club, ce que les équipes masculines n’ont pas à faire.

Même si l’égalité dans le club est loin d’être atteinte, ni la légitimité aux yeux des responsables, les joueuses arrivent à agir sur leur environnement pour accéder à ce qu’elles désirent : jouer. Ainsi face aux inégalités, les joueuses ne sont ni dans la

soumission, ni dans l'insurrection, mais sont des « artisanes de libertés tempérées » (Guénif Souilamas, 2000, cité par Croquette, 2004, p.191). Ce sont ces rapports de pouvoir qui les poussent à exercer leur agentivité, à créer et à mobiliser des ressources pour atteindre les objectifs qu'elles se sont fixées. C'est aussi parce qu'elles existent, qu'elles développent leur capacité d'agir. Les situations de « conflits » leur permettent de participer au sens de Deverchère (2017), c'est-à-dire de ne pas se focaliser sur la notion de « pouvoir », mais plutôt sur « être capable de ». Autrement dit, les situations conflictuelles dans lesquelles se retrouvent les joueuses les mettent en position d'agir sur la situation en mobilisant leurs ressources, et d'agir pour résoudre les problèmes rencontrés dans le club, en s'exprimant, en entrant en communication d'une nouvelle façon pour transformer leur situation et le rapport entretenu avec le club.

5. Des liens affectifs essentiels à l'engagement durable

Les joueuses interviewées sont plongées dans le monde du football depuis l'enfance. Elles se sont retrouvées très tôt à passer les après-midis au bord des stades pour voir leurs frères ou amis jouer, à regarder les matchs en famille le soir. Elles évoquent l'amour du jeu, la passion pour les matchs et le plaisir qu'elles ont à prendre part aux conversations autour du football professionnel qui animent leur sphère familiale ou amicale :

Justement j'avais un grand frère qui jouait avec mon père. Du coup, j'imitais tout ce qu'il faisait et je me suis lancée là-dedans aussi. Et j'ai eu surtout des amis garçons et comme tout le monde aime le foot, j'aimais le foot aussi. (Entretien Claire)

L'expérimentation du football pour ces joueuses est liée à des moments de plaisir avec des personnes dont elles sont proches telles que leur père, leur fratrie, ou encore leurs amis. Le premier rapport qu'elles ont au jeu est positif, et il leur permet d'envisager le football comme un espace de socialisation basé sur le partage et les liens affectifs. Par la suite, l'engagement des filles dans la pratique en équipe est aussi motivé par les liens d'amitié préexistants, comme nous l'avons constaté précédemment.

Le maintien dans la pratique institutionnelle est ensuite fortement conditionné par les liens affectifs que les joueuses développent entre elles. Lorsqu'elles sont interrogées sur ce qui les pousse à jouer en club, les joueuses répondent spontanément, « la passion pour ce sport, l'amour du jeu », sans vraiment le définir, puis vient « l'ambiance ». Toutes mettent l'ambiance au centre de leur motivation : en jouant dans un club, elles souhaitent avant tout trouver une équipe, des amies :

Je pense en grande partie, c'est l'esprit d'équipe, les copines. C'est vraiment un super environnement en tout cas de mon expérience, elles ont toutes été hyper accueillantes, hyper chaleureuses, en plus j'adore le foot et ça me motive. Le fait de voir les progrès, ça c'est génial [...] je pense que c'est un truc qui me manquait un peu, tu sais, de faire partie d'une équipe et d'avoir ce groupe. (Entretien Audrey)

Le plaisir des joueuses à se retrouver apparaît également à l'observation. Que ce soit avant un match ou en entraînement, toutes affichent un grand sourire à la vue les unes des autres, se tapent dans les mains, se prennent dans les bras et s'interpellent avec des surnoms affectueux. Ces filles se connaissent intimement, se

“J’ai totalement confiance en mon équipe!”

racontent leur semaine, leurs soucis, leurs joies, et discutent de leur vie hors football.

La pratique se construit autour du collectif et des liens qui s’y créent, les filles associant le football au plaisir et au partage. Les joueuses qui n’arrivent pas à créer ces liens quittent l’équipe. Dans leurs témoignages des participantes racontent qu’à leur arrivée dans certaines équipes, elles n’ont pas ressenti d’affinité, d’amitié particulières avec les joueuses. Elles quittent alors cette équipe pour en retrouver une qu’elles choisissent parce qu’une de leurs amies y joue. De plus, lorsque ce que les filles nomment « l’esprit d’équipe » est inexistant ou disparaît, cela amène fréquemment à la dissolution de l’équipe :

Quelques années après tout le monde s’est dissout tu vois, tout le monde est parti à droite à gauche, et il n’y avait plus cette cohésion d’équipe du coup on a arrêté là. (Entretien Carole)

Ces observations rejoignent les constats formulés par Nneme Abouna et Lacombe dans le contexte français, qui montrent que, sans exclure la dimension compétitive du jeu, « se faire plaisir » est une finalité et une dimension essentielle de la pratique des filles (2008). C’est le sens qu’elles lui ont attribué enfant, et une fois engagées dans la pratique, c’est ce sens qu’elles cherchent à lui donner.

Le fait que les joueuses se sentent bien dans leur équipe, s’y sentent aimées, est selon nos interlocutrices, une condition à leur maintien dans la pratique. Ces liens affectifs leur permettent en outre de prendre confiance en elles et de se sentir respectées :

*Je sais que si je fais une remarque négative sur moi, la moitié de l’équipe va me gueuler dessus et je trouve ça vachement cool. Mais c’est positif parce que quand j’ai tendance à me rabaisser, je trouve ça cool qu’il y ait des gens, qui ne sont pas totalement objectifs, et qui me disent « ouais t’as pas fait que de la m***e » donc oui, j’ai totalement confiance en mon équipe. [...] Les filles que je connais depuis un an, j’ai totalement confiance en elles. C’est elles qui me font sentir à l’aise sur le terrain. (Entretien Audrey)*

Dans une équipe féminine de 4ème ligue, les niveaux sportifs sont très disparates. Les résultats du questionnaire montrent que certaines filles commencent tout juste le football quand d’autres ont évolué dans les équipes de 1ère ligue. L’âge (de 16 à 36 ans) et la sportivité des pratiquantes sont très hétérogènes. Ces disparités pourraient engendrer des conflits, des mises à l’écart ou un sentiment d’exclusion. Ce n’est pourtant pas le cas et les filles, d’une part, se sentent mises en confiance, aimées de leurs paires, et, d’autre part, mises sur un pied d’égalité. Maintenir cette égalité leur permet à elles aussi d’en bénéficier :

De manière générale, l’équipe c’est pareil : elle te rassure, elle te dit « c’est pas grave, au moins tu essaies, tu feras mieux la prochaine fois », ou alors elles te prennent, elles te donnent des conseils. Elles sont hyper-bienveillantes [Elle stoppe puis reprend]. Oui, je dirais bienveillantes c’est le meilleur mot. (Entretien Audrey)

Les pratiquantes ne remettent pas en question les temps de jeu, ou les capacités footballistiques de chacune tant qu’elles estiment que les décisions sont justes, au service du collectif, et validées par l’ensemble de l’équipe. Il apparaît, à l’observation comme dans les entretiens, que les joueuses considèrent avoir fait un bon match quand tout le collectif est mobilisé : le ballon tourne, toutes les joueuses reçoivent la balle, le jeu est construit avec ses partenaires. Peu importe le ré-

sultat, construire ensemble, se sentir respectée et respecter l'autre dans son jeu est plus important. Les joueuses développent ainsi un sentiment fort de respect d'elles-mêmes et de dignité.

Enfin, les filles se sentent légitimes dans l'équipe et développent le sentiment que chacune contribue au groupe. Lorsqu'elles sont interrogées sur ce qu'elles pensent apporter à l'équipe, elles rient, et répondent juste « moi », puis plus sérieusement évoquent un point précis. Pour la plupart c'est leur bonne humeur, leur rire, leur humour au sein de l'équipe. Pour certaines se sont leurs capacités footballistiques. Elles soulignent le fait de voir chaque fille de l'équipe comme pouvant apporter quelque chose, d'être toutes complémentaires. Chacune a des capacités spécifiques reconnues par les autres, et elle se le font savoir les unes aux autres :

Je lui dis qu'elle a un potentiel, qu'il faut pas qu'elle lâche quoi tu vois ! Par exemple, une amie qui est souvent en pointe, qui ne joue pas depuis très longtemps non plus, on sait qu'elle a du potentiel ! Et bah je vais pas hésiter à lui dire « tu en as, vas-y. Go, donne tout, ça va venir, ça va venir, ça va venir, abandonne pas ».
(Entretien Marie)

Ainsi, chacune accède à une forme de considération sociale, ses propres capacités étant reconnues par l'ensemble de l'équipe, que ce soient des capacités sociales, techniques, physiques ou affectives. Au cours des entretiens, les joueuses disent par ailleurs décider elles-mêmes du sens, du but commun à partager au sein de l'équipe. Pour une équipe c'est la victoire, pour d'autres c'est apprendre, mais dans tous les cas elles sont d'accord sur le chemin pour y arriver, c'est collectivement et ensemble. Ainsi, même si chacune développe des compétences propres, des objectifs individuels, l'équipe leur permet d'avoir une appartenance, de partager un sens et des valeurs communes.

Les liens affectifs tissés dans le collectif de l'équipe permettent finalement à chaque joueuse de se sentir aimée et en confiance, respectée et écoutée, et légitimée dans ses capacités. L'évolution dans les trois sphères de la reconnaissance, à savoir l'amour, le respect et la légitimité, leur permet d'accéder à une forme de reconnaissance sociale au sein de l'équipe, au sens d'Honneth (2006) et de développer ainsi un rapport positif à elles-mêmes et aux autres joueuses. Dans le cadre des interactions induites par la participation au jeu, les joueuses peuvent inventer ou développer de nouvelles façons d'être et tester de nouvelles manières d'agir. Une des joueuses explique ainsi le travail qu'elle a effectué sur elle-même pour contrôler l'expression de son énervement. Aujourd'hui elle ne ressent plus le besoin de « prouver » ses compétences par la colère, elle teste d'autres moyens de communication avec ses coéquipières :

Alors avec le travail que j'ai fait depuis toutes ces années, parce qu'avant je criais, je gueulais ... Ça m'arrive des fois, comme quand on est arrivées à Bursin tu vois, j'avais pas contrôlé, et après je me suis tapée sur les doigts, je me suis retrouvée. Mais typiquement, si j'ai de l'énervement maintenant eh bien je vais avoir un jeu un peu plus agressif, je vais retransmettre cette énergie-là dans le ballon en essayant de remotiver, en parlant. Voilà maintenant c'est ça, mais avant t'aurais pété un câble avec moi. Ah j'étais infernale. (Entretien Lauriane)

La confiance de leurs coéquipières permet à chacune d'expérimenter de nouvelles façons d'être, en situation. Loin de leurs sphères habituelles, elles peuvent se réinventer une identité (Croquette, 2004). En effet l'étude montre que les joueuses testent des façons d'agir dans leur relation aux autres. Elles se définissent dans le groupe d'une certaine manière, selon leur poste (défenseuse, attaquante) qui impli-

“J’ai totalement confiance en mon équipe!”

citement leur attribue un comportement, mais aussi selon ce qu’elles aspirent à être, selon les interactions qu’elles développent avec les joueuses, avec les coaches et les membres du club. Certaines souhaitent être capitaine, d’autres se réinventent dans leur rapport à la hiérarchie, en étant porte-parole de l’équipe, et elles expérimentent de nouveaux comportements.

Dans l’équipe, les joueuses participent donc au sens de Perchot, Taglione & Kellenberger (2019), puisqu’elles sont reconnues dans leur identité choisie, sportive. Elles reconnaissent la place de leurs coéquipières, et en entrant en interaction les unes avec les autres, peuvent expérimenter de nouvelles façons d’agir et d’interagir entre elles. Les joueuses interviewées ne font pas état de leur origine lorsqu’elles racontent les liens qu’elles tissent dans l’équipe, tout comme dans les inégalités qu’elles subissent dans les clubs. Il semble que toutes partagent les mêmes conditions d’adversité au sein du club plutôt dues à leur condition de femme, et toutes créent des liens affectifs au sein de l’équipe leur permettant de se sentir reconnues, peu importe leur situation, migrantes ou nées en Suisse d’origine migrante.

6. La pratique du football par les femmes, génératrice de liens sociaux

Toutes ces interactions génèrent des liens, des capacités à agir, et des ressources identitaires, communicationnelles dans le cadre de la sphère footballistique. Hors de ce cadre précis de socialisation, les joueuses disent avoir pu également mobiliser certaines de ces ressources.

En effet, les interviewées considèrent avoir développé des liens affectifs avec l’ensemble de l’équipe, même si elles ne sont pas toutes amies, elles sont toutes attachées les unes aux autres et partagent des moments de vie autre que le football, elles vont au restaurant ensemble, étudient ensemble, partent en weekend.

[Les liens sont] hyper forts, à la limite de la codépendance ! [On rigole] Non j’exagère mais il y a beaucoup de filles de l’équipe avec qui je suis vraiment hyper proche et ça me surprend un peu. Ça fait un an que je les connais et généralement je ne me rapproche pas des gens. Du coup, on est hyper proche, on se voit hyper souvent même. On se retrouve pour bosser ensemble, on se motive et on s’encourage. C’est cool, parce qu’il n’y a pas que le foot, on est vraiment devenue des potes et ça c’est vachement cool. (Entretien Audrey)

Pour toutes, la pratique de ce sport leur permet aussi de générer du lien social avec de nouvelles personnes. Le fait de jouer au football, en étant une fille, ne laisse pas indifférentes les personnes qu’elles rencontrent. L’une fait part du changement de regard de collègues dans le monde professionnel qui, en apprenant qu’elle était footballeuse, sont venus discuter avec elle et ont retravaillé leur lien. D’autres font de nouvelles connaissances dans leur quartier, ou pensent marquer les esprits.

Ben on va plus se souvenir, tu vois, de Lauriane qui fait du foot, plutôt que de Rebecca qui fait de la pétanque, [et ça change] le regard sur moi, mais socialement tu vois, les gens ils me disaient « allez viens on va se faire un foot », ça crée des liens sociaux ! (Entretien Lauriane)

Les joueuses ont le sentiment de rentrer plus facilement en relation avec les gens hors club.

La pratique, pour certaines, permet de créer des liens avec des personnes du pays d'accueil, et elles ont le sentiment de participer à un pan de la société suisse. Pour Marie et Claire, arrivées pour leurs études, leur premier réseau social est leur équipe. Elles se sentent « intégrées » dans le pays d'accueil.

Le fait de se mélanger, le fait de venir de plein d'horizons différents c'est vrai que c'est bien ! [...] C'est cosmopolite quoi, et puis il y a aussi le fait qu'en tant qu'étrangère c'est aussi une façon de me rapprocher des gens locaux. Et plus apprendre les codes de leur pays, s'intégrer. C'est un peu aussi une façon de s'intégrer dans le pays en s'intégrant dans cette équipe, avec ses locaux, tout en étant comprise par les autres les étrangers, étrangères, immigrées, immigrantes, je sais pas... Ouais voilà quoi, donc c'est ouais... il y a ces 2 côtés là en fait qui me sont bénéfiques ! (Entretien Marie)

Pour Marion et Aurélie, en Suisse avec leurs parents, l'équipe constitue une sorte de « deuxième famille », un groupe social sur lequel elles peuvent s'appuyer autre que leur sphère familiale. Ces 4 joueuses expriment un sentiment d'intégration au groupe, mais aussi à la vie Suisse en général. Elles font état de nouveaux liens induits par le fait de se définir footballeuse, mais aussi de l'importance de leur réseau footballistique, représentant un de leur principal « réseau ressource ».

Pour les filles nées en Suisse, elles racontent que les personnes qui sont restées dans le pays d'origine sont fières d'elles. Ainsi, l'une des joueuses relate que depuis qu'elle joue au foot, elle se sent beaucoup plus proche de ses cousins, partageant la passion du football. Une autre fait état de la fierté de la famille, qui voit dans la pratique du football de la joueuse une forme de réussite de la famille migrante à l'intégration à la vie suisse.

Mais après c'est vrai que si tu vas dans mon pays, en Serbie, c'est toujours catalogué comme ça aussi : les garçons c'est le foot et pas les filles ! Il n'y a pas beaucoup d'équipes de foot dans mon pays quoi. Je pense qu'il y a 4 grandes villes, dans chaque grande ville il doit y avoir une équipe féminine et puis c'est tout quoi ! [...] ...ils m'ont dit que c'était cool quoi ! C'était... pour eux c'était comme si on avait passé une étape quoi. (Entretien Carole)

La pratique du football leur permet donc de développer des ressources en termes de réseau, et de tisser des liens affectifs que ce soit avec des personnes du pays d'origine ou du pays d'accueil. La pratique du football peut donc avoir un impact social en dehors de son contexte. Ainsi comme le souligne Gasparini (2008), le football n'est pas intégrateur en soi, mais est à observer dans sa contribution au lien social. La pratique du football leur permet de rentrer en contact avec les gens, et de se faire reconnaître dans une identité qu'elles ont choisi, et non pas dans une identité attribuée : être une fille, être d'origine de., et de développer de nouveaux liens sociaux avec les personnes restées au pays, ou en Suisse.

On peut faire l'hypothèse que ce partage d'un monde commun leur permet de concilier les sentiments d'appartenance à leurs deux pays, et le sentiment d'intégration. Il leur permet de rentrer en interaction et en communication, positivement.

Conclusion

Nous avons cherché, dans cet article, à relever l’importance des liens affectifs dans l’engagement des joueuses, permettant leur accès et leur maintien dans la pratique. Ces liens affectifs semblent être une condition *sine qua non* à l’engagement et à la participation des individus. La pratique des jeunes femmes auxquelles nous nous sommes intéressées, s’inscrit dans des clubs de football où des équipes masculines évoluent, qu’un comité principalement masculin dirige, et où elles sont régulièrement présentes dans l’espace public au contact d’autres personnes. Elles ne forment pas un groupe de filles « issues de la migration » qui jouent au foot indépendamment de toute structure et de toutes relations extérieures. Dans ce contexte la pratique les place en interaction avec une multitude de personnes, hommes, comité, public, joueuses nées ou pas en Suisse, d’origine migrante ou pas. La participation de nos joueuses à ce cadre de socialisation les situe dans un rapport à l’autre, où elles peuvent s’exprimer, être capables d’agir sur leur situation, de mobiliser des ressources ou d’en inventer (Deverchère, 2017), et de modifier leur rapport au pouvoir. C’est donc bien la balance des liens générés, entre bienveillance, amitiés, et petites situations de conflits qui permet de dire que les filles sont dans une forme de socialisation qui leur permet de prendre part et de participer pleinement à une forme de vie de la société Suisse, de créer du lien avec les individus qui la composent.

Sans remettre en cause la nécessité et l’utilité du travail des associations visant des publics spécifiques, ces résultats permettent de développer la réflexion autour du partenariat entre des associations « tout social » et des associations ouvertes à tous et toutes. L’étude montre que la pratique permet aux joueuses de générer du lien entre elles, peu importe leur situation sociale. Ainsi les mesures, en favorisant la mixité sociale plutôt que l’entre soi, peuvent permettre aux individus de développer des liens avec de multiples personnes de la société, et peut-être de favoriser le sentiment d’intégration d’une part, et d’autre part de développer un réseau diversifié qui peut être mobilisé comme ressource par l’individu.

De plus, dans la première partie, l’étude met en évidence que les filles migrantes ressentent une forme d’ouverture à la pratique footballistique comparativement à leur pays d’origine. Ainsi les politiques sportives et les politiques d’intégration pourrait favoriser la participation sociale, en faisant le lien entre des espaces de socialisation variés et diversifiés, reconnus en tant que tel par la société, et l’individu qui souhaite les investir, afin de passer de l’intervention spécifique à une ouverture des possibilités pour l’individu. Favoriser l’accès à des espaces associatifs ouverts à tous et toutes peut permettre à l’individu de participer à un espace de socialisation reconnu par l’ensemble de la société, de ressentir un sentiment d’intégration plus important, de développer des ressources, de générer du lien social, mais aussi d’être socialement reconnue par les autres comme participant à un pan de la vie suisse. Quant aux associations sportives, plutôt que de refuser toute intervention sociale, elles pourraient réfléchir à comment permettre l’accès à tous et toutes à ses espaces sportifs, en travaillant en collaboration avec ces associations spécifiques.

References

ASF Association Suisse de football (2013) *Travail effectué par les clubs de football et chances qui s’offrent à eux*. Berne : AFS. Récupéré le 15 octobre 2020 de <https://www.football.ch/fr/Portaldata/1/Resourcen/dokumente/flippingbook/BreitenfussballBroschuereF/HTML/files/assets/common/downloads/publication.pdf>

- Abouna, M.-S., & Bourgeois, P. (2021). Mondialisation et féminisation du football : entre dynamiques globales et configurations nationales. *STAPS*, 1/131, 102-127.
- Blanchet, A. & Gotman, A. (2013). *L'entretien*. Paris : Armand Colin.
- Bresson, M. (2014). La participation : un concept constamment réinventé. Analyse sociologique des enjeux de son usage et de ses variations. *Sociologos*, 9.
- Cefai, D., Carrel, M. T., Eliasoph, N., & Lichterman, P. (2012). Ethnographies de la participation. *Participations*, 3(4), 7-48.
- Croquette, E. (2004). Les sportives de haut-niveau d'origine Nord-Africaine : type d'investissement sportif, cadre de socialisation et configurations familiales. *STAPS*, 4, 179-193.
- Deverchère, N. (2017). Innovations et engagement des travailleurs sociaux en faveur du développement du pouvoir d'agir. *Vie sociale*, 19, 91-105.
- Fraser, N. (2004). Justice sociale, redistribution et reconnaissance. "*Revue du MAUSS*", 1(23), 152-164.
- Gasparini, W. (2008). L'intégration par le sport : Genèse politique d'une croyance collective. *Sociétés contemporaines*, 69(1), 7-23.
- Gasparini, W., & Vieille Marchiset, G. (2008). *Le sport dans les quartiers. Pratiques sociales et politiques publiques*. Paris: PUF.
- Guérandel, C. (2010). Politiques sportives locales et jeunes des quartiers : un désintérêt marqué pour le public féminin. Dans W. Gasparini, & C. Talleu, *Sport et discriminations en Europe* (pp. 43-50). Strasbourg, France: Conseil de l'Europe.
- Guérandel, C. (2017). Une nouvelle catégorie des politiques d'"intégration par le sport" : les "filles des cités". *Sciences sociales et sport*, 10, 79-111.
- Honneth, A. (2006). *La société du mépris*. Paris: La Découverte.
- Lachheb, M. (2013). Devenir footballeuse en Tunisie. Socialisation et construction des attributs dits masculins. *Cahiers d'études africaines*, 209/210, 1-17
- Malatesta, D., & Jaccoud, C. (2019). Des filles dans les activités de loisir organisé : la participation comme expérience politique. Dans G. Labarre, *Citoyenneté et éducation par la société*. Presses universitaires de Franche-Comté. <https://doi.org/10.4000/books.pufc.12322>
- Malatesta, D., Jaccoud, C., & Golay, D. (2014). Des publics juvéniles fabricants de cultures sportives. Le cas de deux sports pratiqués en club par des filles en Suisse romande. *Agora débats/jeunesses*, 3(68), 113-126.
- Mennesson, C. (2006) Discussion-Sociologie du genre et du sport, un dialogue possible. In Ohl, F., *Sociologie du sport. Perspectives internationales et mondialisation* (pp.131-135). Paris : Presses universitaires de France.
- Nneme Abouna, M.-S., & Lacombe, P. (2008). La construction de l'espace du football au féminin : un processus de construction du genre ? *Socio-logos*, 3. Récupéré de : <http://journals.openedition.org/socio-logos/1982>
- OFSPD Diversité culturelle dans le sport. <https://www.baspo.admin.ch/fr/encouragement-du-sport/fairness---ethik-und-sicherheit/sport-und-integration/kulturelle-vielfalt-im-sport.html>).
- Office fédéral de la statistique. (2017). *Rapport statistique sur l'intégration de la population issue de la migration*. Neuchâtel : OFS. Récupéré de : <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/population/migration-integration.assetdetail.2546311.html> Politique suisse en matière d'intégration. <https://www.sem.admin.ch/sem/fr/home/integration-einbuengerung/integrationsfoerderung/politik.html>)
- Olivier de Sardan, J-P. (1995). La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie. *Enquête*, 1, 1-25.
- Perchot, R., Taglione, C., & Kellenberger, S. (2019). La participation au carrefour des identités : enjeux et perspectives en travail social. *Le sociographe*, 68, 43-55.
- Schnapper, D. (2007). *Qu'est-ce que l'intégration ?* Paris: Gallimard.
- Smith D. (1992), « Sociology from Women's Experience : A Reaffirmation », *Sociological Theory*, 10/1, p. 88-98. DOI : 10.2307/202020
- Zask, J. (2011). *Participer : essai sur les formes démocratiques de la participation*. Lormont: Le bord de l'eau.